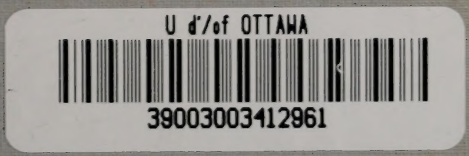
PQ
2615
.E47P6
1906



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pomessylvie00henr

POÈMES A SYLVIE

Nous avions pris tant d'habitudes en commun!
Mes paumes vous ouvraient leurs nids pleins de paresse,
Sur vos fragilités s'inclinait ma tendresse
Vous étiez ma nuance et jusqu'à mon parfum !

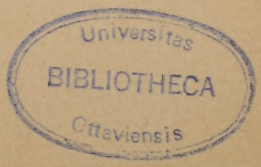
Paul Drouot.

OCT 01 1973

ÉMILE HENRIOT

Poèmes à Sylvie

A PARIS, ÉDITIONS
DE PSYCHÉ MCMVI



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME :

Quinze exemplaires sur Hollande van Gelder et dix sur Japon des manufactures Impériales, lesquels sont numérotés et paraphés par l'auteur.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2615
.E47 P6
1906

PRÉLUDE

Nous qui ne parlons plus l'harmonieux langage
D'Hélène et d'Odusseus,
Saurons-nous demeurer et vivre d'âge en âge,
Chanteurs mélodieux ?

Moi qui rêvais jadis de boire aux sources pures
Où peu d'hommes ont bu
Et de tremper dans la fraîcheur de leur murmure
Mes mains et mon front nu,

Devrai-je abandonner la frémissante lyre
Avant d'avoir chanté,
Et briser le roseau de la flûte sans dire
Les fleurs de mon été ?

Des rêveurs ont écrit leur joie ou leur détresse
En des vers remplis d'eux,
Et moi qui les ai lus je songe avec tristesse
A leurs rythmes nombreux.

Je songe : Que sert-il de dire des paroles
Que d'autres mieux que nous,
Selon que la fleur tombe ou que l'oiseau s'envole
Ont dit, sages ou fous !

A quoi sert de vouloir enfermer en la strophe
Le rêve d'un instant,
La nuance d'un son, la forme d'une étoffe
Et mon cœur inconstant ?

Ces vers seront-ils bien l'image de mon âme,
Que les hommes diront
Et dont s'énerveront les belles jeunes femmes,
Lorsqu'elles me liront ?

Hélas ! le souffle est vain qui n'émeut plus les flûtes,
Et le simple pipeau
Ne peut plus résonner que sous la bouche inculte
Du vent dans les roseaux.

Quelques rares bergers savent encor distraire
Et charmer les brebis
Rassemblées autour d'eux qui chantent solitaires
Et tristes dans la nuit ;

A les entendre, hélas ! je sens que j'ai l'envie
De ne jamais chanter.
Et ce que je comprends pour être leur génie
Du mien me fait douter.

La sagesse pourtant, ce serait de se taire
Et, strictement pieux,
De ne pas pénétrer dans l'ombre du mystère
Et d'écouter les dieux.

L'OFFRANDE A L'AMOUR

Ton rire sonnait clair qui chantait ta victoire
Amour! et pour te plaire, aussi, j'accrocherai
Ce soir, pieusement, à ton autel sacré
Ma robe juvénile et la bulle d'ivoire.

Le jour sera venu du bonheur illusoire
Où je te donnerai avec le miel doré
Mon cœur rempli de toi et qui a préféré
Les roses de l'Amour aux lauriers de la Gloire

Léger de ma jeunesse et frissonnant d'émoi,
Amour! Je me confie à toi, je viens à toi!
Mon regard est pensif et mon âme est heureuse,

En regardant l'Amour, de se sentir si forte,
— Et les plus doux présents de ceux que je t'apporte
Te seront ma chair nue et ma bouche fiévreuse.

FEMMES

à Max Durand-Fardel.

Le profil mensonger des dames inconnues
Qui se dessine au fond lointain de l'avenue
— Etoffes rares — soie et or — épaules nues —

S'achemine très lentement vers les étangs
Où s'étalent nonchalants des nénuphars blancs
Parmi l'ombre des peupliers se reflétant...

Et le soir tombe ainsi dans le parc solitaire
Où règne indéfinie une odeur de mystère
Tandis que des roses mourant jonchent la terre

Et qu'un parfum suave au ciel doux se répand.
Grand silence. Le crépuscule ami s'étend...
Voici que meurt le cri nostalgique des paons,

Voici que monte en nous la tristesse connue
— Cependant que s'éloigne au fond de l'avenue
Le profil mensonger des dames inconnues...

I

Vois! ce bouquet de fleurs, c'est toute mon enfance,
Et c'est l'odeur des champs et des herbes mouillées;
C'est la rivière claire et les feuilles rouillées
Et le Souvenir de mes souvenirs qui danse!

Respire longuement ce bouquet de fleurs douces...
Nous boirons tous les deux nos souffles mélangés
Et nos regards auront tendrement échangé
Leur amour à travers l'humidité des mousses.

Et, laissant échapper de nos doigts incertains
Ces fleurs, tu pencheras vers moi ton corps qui ploie
Du bonheur d'être nous, ce soir, dans le jardin.

Tes yeux seront baignés de lumineuse joie
Et nos cœurs berceront leur rêve frémissant
Au rythme passionné de notre jeune sang!

II

Je t'aime vaguement
Pour ton calme sourire
Qui m'aime et peut suffire
A mes désirs d'amant.

Je n'ai pour toi qu'un vague
Et tendre sentiment.
Je t'aime vaguement
Pour tes doigts lourds de bagues,

Pour tes yeux nonchalants
Et ta grâce alanguie
De muse d'élégie
Au profil indolent.

Je t'aime pour ton âme
Exquise et qui comprend
La douleur qui me prend
Au regret d'une femme...

Car je l'aimais vraiment
D'un amour fort et tendre.
Mais tu ne peux comprendre
— Je t'aime vaguement.

III

Belle, je songe à vous en ce soir solitaire
Et mon esprit est plein de votre âme pareille.
Nous aimons tous les deux les fruits des mêmes treilles,
Nos cœurs ont des secrets qu'ils ne savent plus taire.

Ce sont dans le jardin de l'ombre et du mystère
Des murmures de source et des chansons d'abeille
Sitôt que je me penche et vous dis à l'oreille
Les mots dont votre cœur triste peut se distraire.

Or, vous n'êtes plus là, dans la chambre, à rêver.
Je vois d'un souffle court votre sein soulevé,
Et dans le lit profond votre image endormie.

Vous étiez lasse un peu ce soir de trop aimer.
— Je poserai mon front sur votre épaule amie
Puisque vous êtes mienne et puisque vous dormez.

IV

Ecoute. L'air est pur. Il fait bon. Le soir tombe.
Le soleil mourant dore encor les peupliers
Qu'un vent tiède et léger par moments fait ployer.
...Il pleure au fond des bois des appels de colombes!

Il fait si doux ce soir! Ecoute... le soir tombe.
Nous sommes seuls. Il fait si doux! Il faut plier
Les genoux et vers Dieu, dans le ciel bleu, prier
Qu'un soir pareil on nous emporte à notre tombe.

Je comprends la douceur de mourir à tes lèvres,
De mourir lentement, sans un râle, sans fièvre,
— De m'en aller comme une lampe qui s'éteint...

Mets ta main dans ma main. Tais-toi. Le ciel est calme..
Au bruit de l'Angelus qui se meurt au lointain
Ecoutons par la nuit chaude rêver nos âmes!

V

O mon amie, il nous faut vivre simplement,
Dans la pure douceur de nos âmes pareilles.
Les fruits lourds de l'Automne empliront les corbeilles,
Je vous regarderai revenir à pas lents.

Vous porterez quelque robe de linon, claire
Dans l'éparpillement léger de vos cheveux
Où le soleil se mêlera, d'or si joyeux,
Qu'il vous fait comme une auréole et vous éclaire.

Il y aura parmi l'herbe haute des prés
Des fleurs simples et de timides asphodèles.
Et je vous sourirai, car vous me serez celle
A qui l'on songe encore et qu'on regrette après.

Pensive, vous viendrez à moi, l'air un peu las,
Et, penchant vers mon cou votre front désiré,
Vous rirez d'une voix chantante et me direz
A l'oreille des mots qui ne s'entendront pas.

VI

Comme un prêtre s'émeut au seuil du sanctuaire,
Avec un soin pieux, ô maîtresse, je viens
Dénouer ta ceinture et le bandeau qui tient
L'or captif de ta chevelure lourde et claire.

Je rythme avec amour le nombre harmonieux
De ton cœur près du mien muet et qui t'adore,
Et mêle à ton parfum profond comme une amphore
La courbe de tes seins dont s'enivrent mes yeux.

Et l'ombre favorable aux douces voluptés
Nous baigne et nous entoure, et je songe en moi-même
Que puisque je suis tien et parce que tu m'aimes
Il est un peu de moi dans ta divinité.

VII

Les paumes de tes mains et le creux de tes bras
Sont des nids de langueur où pèsent les caresses,
Et tes bras largement s'ouvrent avec paresse
Et tu souris pâmée, et tes grands yeux sont las!

Tout ton corps s'annihile et ta chair qui s'oppresse
S'émeut nonchalamment dans la tiédeur des draps
Et ton cœur bat plus fort, et nous ne parlons pas
Mais nous sommes bercés d'une douce mollesse.

Ton lent regard me fait songer à des pays
Bienheureux et déserts, à d'inconnus rivages,
Où les yeux des soleils nouveaux sont éblouis

Et mon esprit se perd en de lointains voyages
Quand, le front sur ton sein, je ne distingue plus
L'odeur des amandiers de ton parfum diffus.

VIII

Ta bouche est savoureuse à ma bouche de feu
Et ton sein est pesant comme les fruits d'automne
Où j'aime promener le toucher qui frissonne
De mes doigts arpégés qui tremblent à ce jeu.

Amie, le grain est doux de ta peau caressée,
Et suivant le contour de ton corps précieux
Ma main semble courir au flanc harmonieux
De l'amphore arrondie ou de l'urne élancée.

Et parfois tu frémis et tu fermes les yeux
Si ma caresse dont ton jeune corps se grise
Porteuse de plaisir se perd ou se précise
Vers la fleur de ta chair, centre mystérieux.

IX

Les réveils me sont doux entre tes bras pressé,
Lorsque ma chair meurtrie et lasse des caresses
Repose mollement et songe avec paresse
A l'émoi des langueurs douces de ton baiser.

Tu dors, ô mon amie, et ta tête penchée
S'incline ; une pâleur divine est à ta joue
Et ma bouche sur ton épaule nue se joue
Légèrement, et ma tendresse est épanchée !

Ta main frêle restée en ma main s'abandonne...
Je te sais gré de ce bonheur que tu me donnes
Et je me tais en attendant que tu t'éveilles,

Car penché sur ton front et les yeux dans tes yeux
J'aurai la grâce de ton regard qui sommeille,
Et mon baiser sera sur tes lèvres joyeux !

X

Cette fatigue délicieuse
Qui vous prend à la fin du jour
Vous a rendue, ô mon amour,
Lasse, inquiète et langoureuse.

Vos yeux s'en vont vers les étoiles
Comme un navire appareillant,
Et vers des îles s'en allant
— Vos beaux yeux alanguis font voiles...

Vos beaux yeux que la meurtrissure
Du plaisir a faits plus profonds,
On dirait une mer sans fond
Que le reflet du ciel azure.

...Demeurons amoureusement
L'un près de l'autre, ô mon amie !
Nos tristesses sont endormies
D'un éternel apaisement.

...Vos yeux s'en vont vers les étoiles
Lorsqu'arrive la fin du jour,
Vos beaux yeux qu'a meurtris l'amour,
Qui vers des étoiles font voiles...

XI

Le geste fut charmant de ta main vers la mienne
O mon enfant, ce soir doucement attendri
Où l'écho souriait des voix qui avaient ri,
Ce geste témoin de nos ardeurs anciennes...

Tes yeux tristes cherchaient mes yeux comme un abri
Et moi qui n'avais pas de force pour mes peines
J'essayais gravement de consoler les tiennes,
Et comme tu pleurais sans doute j'ai souri !

— Mon enfant souviens-toi de nos amours lointaines
Et que sans nous parler nous nous étions compris
Puisque ce soir les pleurs de tes yeux ont tari
En écoutant chanter les plaintives fontaines...

XII

Je songeais : Elle doit revenir. Je l'attends.
Mais peut-être qu'à son retour, ô pauvre enfant,
Sa lèvre à mon baiser sera moins confiante,
Son regard un peu plus étranger, et moins lente
L'étreinte dans mes bras désireux de presser
Fortement contre son cœur fort mon cœur lassé !...

Il se pourra qu'un soir pareil à celui-ci
Je vienne m'accouder, solitaire, transi,
Sans amour, et les yeux remplis d'amères larmes
Du départ dernier à l'adieu qui désarme !
Elle ne sera plus ma charmante maîtresse !
Son sein ne battra plus sous ma main qui l'oppresse
Et nos bouches auront perdu leur goût de fruit,
Et mon bonheur d'hier demain sera détruit !

Et ce sera un soir pareil à ce beau soir !
Mais, las et déchiré d'avoir perdu l'espoir,
Comment pourrai-je vivre, ô ciel, sans ma Sylvie !
Elle est ma joie ; elle est la raison de ma vie
Et mon cœur dans ma chair ne bat que pour son cœur !
Je ne lui dirai plus : ô douce, ô chaste sœur !
Mon âme est toute à toi qui t'aime et te révère.
Je vivrai désormais loin d'elle et solitaire,
Triste de sa beauté sereine disparue !

Ainsi je pleurerai pour vous avoir perdue
O douceur de ma vie, intérieure paix
Que ni les fleurs d'été, ni les ombrages frais,
Ni la source qui chante aux murmurantes ondes
Ne peuvent me donner si grave et si profonde,
Puisque s'en est allée et ne reviendra plus
Celle que pleure en moi la voix des angelus !

SUR UN NOCTURNE DE CHOPIN

Mon cœur, est-ce donc toi qui pleures ce sanglot
A travers l'air nocturne
Profond comme l'Automne et triste comme l'eau
Qui s'écoule de l'urne ?

Il est au fond de moi d'anciennes tristesses
Qui te font sangloter,
O mon cœur, douloureux de l'angoisse que laisse
La fuite de l'été.

Car la source est tarie où je venais parfois
Rafraîchir mes mains rèches,
Et le vent de l'hiver bientôt la remplira
Hélas! de feuilles sèches.

AUTOMNE

à Paul Drouot.

L'Automne est beau d'être silencieux et triste!
Il est le bel enfant qui rythme sur la flûte
La lointaine chanson que l'écho répercute,
Et qui meurt, grave, et dont le souvenir persiste.

L'Automne, c'est un fier adolescent qui joue
Et danse couronné de pampres diaprés,
A travers un vol blond de feuilles sur les prés
Et dont la robe au vent, légère, se dénoue.

L'Automne, c'est le flot montant de nos pensées.
Elles sont vers le soir pâles et nuancées,
Et leur mélancolie est douce à qui les goûte.

...Voici monter, puisque le soir est revenu,
Le chant toujours nouveau que répètent les flûtes
Septembrales — et qui sanglote d'être nu!

XIII

L'âme des violons soupire
Un chant merveilleusement doux.
Le jet d'eau dans la vasque expire.
J'écoute notre rêve en nous.

Ce soir, le souvenir persiste
De mon ancien isolement,
Et je t'aime d'être un peu triste
Et de m'aimer différemment.

Notre amour est mêlé de crainte.
Pourtant des serments nous ont liés,
Mais je tremble que cette étreinte
Et ce baiser soient les derniers,

Car voici déjà le Silence.
Le jet d'eau meurt qu'on n'entend plus
Dans l'ombre autour de nous immense...
Et les violons se sont tus !

XIV

Ces jours heureux sont loin où tu allais rêveuse
Et frémissante encor de ce premier baiser
Au jardin solitaire et sous l'allée ombreuse
Où tu voyais le clair soleil agoniser!

Te souvient-il des soirs où tu semblais heureuse
De te sentir aimée, où nos cœurs apaisés
Savouraient tendrement la douceur langoureuse
De notre jeune amour et de nos yeux grisés?

Te souvient-il de nos ivresses infinies?
Moi, je regrette en vain nos lèvres désunies.
Je n'ai plus de ces jours qu'un lointain souvenir,

Et de tout notre amour, bouquet de fleurs fanées,
Qu'une image qui passe et va s'évanouir
Au fond de quelque triste allée abandonnée...

XV

O tristesse! ma vie est-elle déjà morte
Que ce léger bonheur que je m'étais formé
S'en va comme une feuille et que le vent emporte
Tout ce que j'ai aimé!

Parfums, charmes, douceur, j'aurai joui de vous
Et mes Heures passées auront été plus belles.
Mais, hélas! mon bonheur s'écroule sous tes coups,
Destinée éternelle!

Les yeux de mon amie étaient tristes et beaux
Et son regard portait encloses des caresses.
Mais le lac garde-t-il le reflet des oiseaux
Qui volent et s'y pressent?

— Ainsi je n'aurai plus au miroir de mon cœur,
O maîtresse, gardé l'image souriante
De ce qui fut ma joie et du calme bonheur
Dont le regret me hante!

Je pourrai oublier les plus belles des Heures
Que nous avons coulées en ce passé joyeux,
Mais je verrai toujours la tendresse qui pleure
Et grave de ses yeux.

Et je n'oublierai pas la détresse enfuie
Pour un dernier adieu du geste de sa main,
Et aussi bien, hélas ! sa forme évanouie
Au détour du chemin !

MUSIQUES AU PARC

à M. Henri de Régnier.

Cuivres, désolez-vous d'une noble tristesse
Et mêlez largement vos sonorités pleines
Au murmure crépusculaire des fontaines
Dont mon âme se berce!

Voici le soir divin où mon cœur las d'aimer
Se prend à la langueur des vaines nostalgies,
Désireux de voguer lentement sur la mer
Les voiles élargies!

Voici l'heure où mon cœur s'abandonne au regret
De ne pas s'en aller sous le ciel des tropiques
Sommeiller doucement dans le rythme discret
D'énervantes musiques...

Cuivres évocateurs de soleils déclinés
Et qui tombent sanglants dans des ciels sans nuages,
J'aime entendre mourir vos sons diminués
A travers le feuillage!

A UN AMI

pour Pierre Ginisty.

O mon ami! ta vie est comme tu désires,
Belle, ondoyante et claire,
Et ta maîtresse est jeune, et calme le sourire
Dont son regard s'éclaire.

Tu es de ceux qui vont tranquilles et joyeux
Sans le regret que donne
A un cœur faible et doux, à un cœur langoureux,
Le charme de l'Automne!

Tu peux te promener et, sans être jamais
Fatigué de la course,
Cueillir toutes les fleurs des jardins parfumés
Où murmurent des sources.

Mais moi, si le parfum de ces roses m'enivre,
Je songe : tout est vain!
Car ce léger bonheur dont ce soir je suis ivre,
Que sera-t-il demain ?

FUGUE

à Georges Salles.

Une rose s'épanouit.
Des femmes dansent en écharpes
Au son de violes et de harpes,
Sur des mouvements inouïs...

Au fond des jardins un jet d'eau
Monte en sanglotant vers la lune
— Et les danseuses s'en vont l'une
Après l'autre vers les jets d'eau.

Un adolescent ébloui
Rêvant aux belles en allées
Les suit des yeux dans les allées...
Une rose s'épanouit !

XVI

C'est en vain que j'aurai diversement chanté
Sa forme et son sourire,
Le souvenir et le reflet de sa beauté
Ne peuvent me suffire,

Puisque jamais sa main ne touchera ma main
Ni sa bouche mes lèvres,
Et que cet heureux jour sera sans lendemain
Et mon sommeil sans rêve ;

Puisque la nuit se fait et vient autour de moi
Tendre ses tristes voiles,
Et que je suis perdu et seul au fond des bois
Sous un ciel sans étoiles !...

L'URNE

J'amasserai dans l'urne svelte au col de cygne
Les cendres de mon cœur que l'Amour consuma
Pour que le souvenir de celle qui m'aima
Demeure et vive encore en moi qui me résigne.

J'abandonnerai l'urne ; et l'achante et la vigne
S'emmêleront autour de son flanc délicat,
Et formeront de l'ombre où mon âme enferma
Tout ce qui lui restait de cet amour insigne.

Plus tard, si quelque jour, je reviens, un peu las
De la course, pensif et sans hâter le pas,
Je retrouverai l'urne où grimperont des roses.

Je n'aurai pas connu l'oubli qui rend joyeux,
Mais parmi l'océan de mes pensers moroses
Le regret de l'amour autant que de ses yeux.

*

ÉPILOGUE

Les lèvres qui s'aimaient se quittent et se lassent
Des baisers finissant en des sourires tristes.
D'abord une tendresse indécise subsiste
Et peu à peu les cœurs l'un de l'autre s'effacent !

Au tournant de la route une main qui s'agite,
Un sanglot étouffé — le retour sur la trace
De ses pas, et, au cœur, le souvenir tenace
De ses yeux et de son sourire, qui persiste.

Et puis c'est l'habitude amère de l'absence.
C'est peut-être l'oubli né de trop de silence...
Les regrets qui pleuraient jusqu'alors se sont tus.

— Ainsi nous aurons fait de vaines tentatives
Et nous nous préparons des vieillesses pensives
Pour ne savoir aimer que quand l'amour n'est plus.

...Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,
Quand son nom sera grand, sur les doctes collines,
Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer.

André Chénier.

NOTES

I. Les poètes à qui vont les allusions renfermées dans les dernières strophes du *Prélude* sont Paul Verlaine, Jean Moréas et Henri de Régnier.

II. La plupart des poèmes de ce recueil n'ont pas été écrits pour être publiés, mais seulement pour exalter une émotion reçue, sensuelle ou sentimentale. L'auteur se proposait de conserver ces feuillets dans un tiroir, afin parfois de les relire et de se rappeler.

Cependant quelques amis m'ont prié de les imprimer. Certains, même, m'ont presque obligé à le faire.

Comme maintenant cette aventure est loin de moi, et que, par l'effet du temps, ces sentiments ont perdu de leur première ardeur, je pense ne pas manquer à la retenue qui convient à ces sortes de choses, et pouvoir les livrer aux typographes.

III. Les *Poèmes à Sylvie* sont offerts en hommage d'amitié à MM. Paul Drouot, Georges Salles, Max Durand-Fardel et Pierre Ginisty.

IV. Je me souviens d'une phrase de Maurice Barrès :

...« *Elle me sera plus tard un aimable souvenir, la brochure un peu fanée que je relirai en souriant, tandis que la sœur infirmière, avec onction, me tendra la douce tisane promise au bon poète devenu mûr...* »

V. La justification du tirage a été spécialement dessinée pour les *Poèmes à Sylvie* par M. Richard-Émile Haumont.

VI. Il a été encarté dans les exemplaires de luxe une épreuve sur Chine de la Justification.

VII. Les *Poèmes à Sylvie* se trouvent à Paris, aux bureaux de la *Revue Psyché*, 7, rue Lekain, et chez l'Auteur, 17, rue de Calais.

TABLE DES POÈMES

Prélude 5
L'offrande à l'Amour 8
Femmes 9
I. Vois ! ce bouquet de fleurs, c'est toute mon enfance 10
II. Je t'aime vaguement 11
III. Belle, je songe à vous en ce soir solitaire 13
IV. Écoute. L'air est pur. Il fait bon. Le soir tombe 14
V. O mon amie, il nous faut vivre simplement 15
VI. Comme un prêtre s'émeut au seuil du sanctuaire 16
VII. Les paumes de tes mains et le creux de tes bras 17
VIII. Ta bouche est savoureuse à ma bouche de feu 18
IX. Les réveils me sont doux entre tes bras pressé 19
X. Cette fatigue délicieuse 20
XI. Le geste fut charmant de ta main vers la mienne 22
XII. Je songeais : Elle doit revenir. Je l'attends 23
Sur un nocturne de Chopin 25

Automne 26
XIII. L'âme des violons soupire 27
XIV. Ces jours heureux sont loin où tu allais heureuse 28
XV. O tristesse ! ma vie est-elle déjà morte 29
Musiques au Parc 31
A un ami 32
Fugue 33
XVI. C'est en vain que j'aurai diversement chanté . 34
L'Urne 35
Épilogue 36
Notes 38

Je prépare :

Les Diverses Tentatives, ou Sentimentalités d'un jeune homme d'à présent. — Roman.

Hosannah ! (Louanges à la vie). — Proses.

Consolations à la jeune enfant. — Essai.

Les Sensations Préméditées. — Roman.

Les Églogues imitées de Virgile. — Poèmes.

Eurynice. — Poèmes.

Et différents volumes de vers qui paraîtront sous forme de plaquettes, tirées à peu d'exemplaires, pour devenir plus facilement rares.

— « *Afin de satisfaire à un goût pathologique pour les plaquettes...* » —

Jean de Tinan.

Ces ouvrages paraîtront ou ne paraîtront pas. Cela dépendra des circonstances. Il y a des choses qu'on ne peut pas savoir.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 30 septembre mil neuf cent six

par

PROTAT FRÈRES,

MACON

BIBLIOTHECA

302

919

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003412961b

CE PQ 2615
.E47P6 1906
COO HENRIOT, EMI·POEMES A S
ACC# 1323713